



## Le passager

---

*Raymond Penblanc*

Ils l'avaient installé à l'arrière, bien calé entre deux gros coussins, afin de lui éviter de verser sur les côtés. Ils l'avaient sanglé dans sa ceinture de sécurité (celle du milieu) afin de l'empêcher de basculer en avant. Puis, après avoir vérifié tous deux, après avoir poussé d'un côté, poussé de l'autre, tiré plusieurs fois sur la ceinture, ils en avaient conclu qu'il ne bougerait pas. C'était sur la manière de l'habiller qu'ils divergeaient. L'homme était partisan de le vêtir d'une salopette et d'un tee-shirt. La femme se serait contentée d'un peignoir de bain. Le trajet également les avait opposés, l'homme, qui conduisait, optant pour les nationales (l'itinéraire le plus court), la femme pour les départementales, et c'était elle, cette fois, qui l'avait emporté. Sachant qu'ils en avaient entre cinq et six heures de route, elle avait pris ses aises. Elle avait donc incliné le dossier de son siège vers l'arrière et ôté sa veste, qu'elle avait étalée sur ses genoux. Puis, pour donner à leur voyage une coloration plus intime, elle avait enclenché le lecteur de CD. Aux premières mesures du piano de Glenn Gould, l'homme avait fait la grimace. Ça n'était pas tant l'interprétation, très personnelle, de cet artiste qui le gênait, c'était sa façon de s'accompagner en chantonnant, qu'on percevait parfois très nettement, comme s'il y avait eu quelqu'un caché sous le piano. Cette manie de fredonner la musique, à quoi la femme cédait elle aussi de temps en temps, l'agaçait au plus haut point. Il y voyait l'affirmation d'une complicité ridicule, le comble de l'indélicatesse et du snobisme, un manque absolu de modestie et de respect, autant pour le compositeur et l'interprète que pour l'auditeur. Il jeta un œil dans le rétroviseur. Est-ce que ça lui convenait aussi, derrière ? Est-ce que ça lui plaisait ? Naturellement, ça n'était pas lui qui viendrait se plaindre de quelque chose. Du moment qu'il ne chancelait pas, qu'il ne lui prenait pas l'envie de leur tomber dessus, d'écraser son front contre leur nuque lorsque le crépuscule serait venu, comme s'il pouvait céder à un petit somme et chercher à s'installer plus confortablement pour la nuit. Le soleil était encore haut quand ils avaient pris la route. Malgré quelques arrêts aux feux rouges, personne n'avait paru intrigué par l'immobilité de leur passager, par la rigidité de son maintien, pas plus que par le fait

qu'il ait fallu le caler entre deux gros coussins pour le maintenir droit. À défaut d'avoir prévu de quoi obturer les vitres arrière, ils voyageraient donc ainsi, au vu et au su de tous. Chacun imaginerait ce qu'il voudrait. De toute façon on se retrouverait bientôt en rase campagne, il n'y aurait alors plus que le ciel au-dessus de leurs têtes, quelques nuages inoffensifs, un soleil décroissant qui ferait bientôt place au crépuscule et à la nuit.

Glenn Gould avait cessé de massacrer Bach depuis un moment, et la femme s'était laissée aller jusqu'à fermer les yeux. Ça n'était pas donc elle qui avait vu les deux silhouettes surgir au milieu de la route. Soudain l'homme avait lâché un juron avant de piler net, et elle avait manqué heurter le pare-brise. Son premier réflexe avait été de regarder derrière elle pour vérifier l'équilibre de leur passager, et ça n'était qu'au moment où elle avait à nouveau tourné la tête qu'elle les avait vues courir vers eux, se précipiter contre les deux portières de devant. Sur le coup elle avait eu très peur. L'homme aussi, et pas seulement parce qu'il avait failli les écraser. Elles ne devaient guère dépasser dix-sept ou dix-huit ans, la brune, qui était également la plus grande, déboulant à gauche, la blonde à droite, de son côté, toutes deux bredouillant la même chose, qu'on venait de les agresser, qu'elles avaient été à deux doigts de se faire violer. Deux hommes en voiture, haletaient-elles, incapables de s'expliquer davantage. Instinctivement l'homme avait ouvert la vitre. La nuit n'était pas encore tombée, on pouvait voir leurs yeux égarés, leurs traits déformés par la peur, leur bouche qui ne cessait de répéter qu'elles avaient cru mourir, qu'il fallait absolument les prendre avec eux. La femme avait désigné le corps à l'arrière, l'air de dire « Ne voyez-vous donc pas qu'il y a déjà quelqu'un et qu'à lui tout seul il occupe pratiquement toute la place ? » Elle sentait pourtant son compagnon sur le point de céder. Et si c'était une ruse ? Embarrassée, la femme ne disait rien. La blonde, celle qui se trouvait de son côté, parut avoir remarqué ses réticences, son peu d'empressement à répondre favorablement à leur demande. Elle sanglotait à présent. La brune avait beau se montrer plus déterminée, plus véhémence, ce furent les larmes qui l'emportèrent. Les filles ne disposaient d'aucun bagage, elles se serraient à l'arrière, chacune de son côté. Où se rendaient-elles ? Là où on les conduirait. D'ailleurs dans moins de deux heures ils seraient parvenus à destination, et à ce moment elles aviseraient. L'essentiel n'était-il pas de se sauver d'ici au plus vite ?

Malgré la pénombre, la brune avait bien remarqué la présence du corps à l'arrière, sa raideur anormale, son absence de réaction, et n'avait pu réprimer un mouvement de recul avant de se résigner à s'asseoir en se serrant le plus possible contre la portière. La blonde aussi avait vu, à travers ses larmes. Elle ne manifestait pas moins de répugnance que sa compagne, elle se disait simplement que mieux valait encore cela que ce à quoi elles venaient d'échapper. Le silence de l'automobiliste et de sa compagne, cette manière clandestine de circuler dans le crépuscule, sur cette petite route au milieu des bois, leur parurent soudain des plus louches. Ne se préparaient-elles pas à plonger d'un cauchemar dans un autre ? Qu'était-il préférable après tout ? Se laisser tripoter par les mains moites des deux sales types de tout à l'heure, ou par celles, plus élégantes, et sans doute plus expertes et plus propres de ces deux-ci, sous le regard de ce témoin silencieux engoncé dans son vêtement ridicule ? La blonde allait encore plus loin, qui s'attendait à devoir subir un nouvel assaut, écrasée contre la chair froide de leur compagnon de voyage, et c'était ce qui lui répugnait le plus, d'autant qu'il ne devait avoir avec le conducteur et sa compagne aucun lien de parenté : ils avaient dû le ramasser sur le bord de la route lui aussi, avant de le trucider, le costume enfilé à la va-vite contribuant à dissimuler les blessures. Sans aller jusque-là, la brune se sentait terriblement incommodée par l'odeur, odeur il est vrai très particulière qu'elle ne pouvait attribuer ni au conducteur, ni à sa compagne, odeur de mort et d'incertitude. Elles n'en choisirent pas moins de chasser de leur esprit tout ce qui leur semblerait de nature à les empêcher de s'abandonner au bercement de la voiture, à la torpeur de la nuit qui venait. Le monde n'était peuplé que de fantômes, se disait l'une. Le monde était régi par les forces du mal, se persuadait l'autre. Si encore elles avaient pu s'asseoir côte à côte, comme tout à l'heure, avant que celui qui occupait le siège du passager ne se décide à en enjamber le dossier et à les rejoindre à l'arrière.

La femme s'était retournée, mais ç'avait été pour vérifier que le corps ne leur était pas tombé dessus, qu'il n'avait pas commencé à se décomposer, ou à l'inverse, qu'il ne profitait pas de l'arrivée des deux filles pour ressusciter, tandis que le conducteur en profitait pour allumer brièvement le plafonnier et se retourner lui aussi, plus par réflexe et sans leur adresser la parole. Qui étaient-ils l'un pour l'autre, la femme et lui ? Était-elle l'épouse et lui le mari, elle la sœur et lui le frère, étaient-ils amis, amants, ou simplement complices, employés de maison très spéciaux, genre

trafiquants de cadavres ? La blonde songeait à Charon, à la barque lente du psychopompe, et à mesure que sa rêverie prenait corps, à mesure que la nuit montait, que les ombres se mêlaient aux ombres en une masse indistincte, il lui semblait que c'était leur compagnon de voyage, depuis la place qu'il occupait sur le siège arrière qui dirigeait la manœuvre, que c'était lui le maître véritable de leur équipée nocturne, dont l'homme et la femme n'étaient en somme que les exécutants.

La brune n'avait pas de ces pensées. Peut-être parce que le corps pesait sur elle davantage que sur la blonde, et qu'il lui semblait le maintenir en équilibre. Certains passagers se comportent ainsi, soit parce qu'ils sont trop gros, soit parce qu'ils somnolent et qu'ils se laissent aller, soit parce qu'ils cherchent à profiter des cahots de la voiture pour se rapprocher de leurs voisins et leur faire des avances. Sans elle, sans sa présence à ses côtés, le corps se serait déjà écrasé contre la vitre. Ayant réussi à tasser contre la portière, la blonde avait fini par admettre leur sort funeste. Ce que les phares trouaient de leur irréalisme lumière blanche n'était autre que l'opacité des limbes. Elles allaient devoir se faire une raison et accepter de se laisser emporter pour un voyage qui n'était horizontal qu'en apparence. C'était avant de monter qu'il aurait fallu réagir, désormais il était trop tard. D'ailleurs on approchait du terme, et les premières lumières surgissaient de la nuit. Elles avaient beau s'échelonner tous les trente à quarante mètres elles n'éclairaient rien, se contentant de souligner le tracé d'un fleuve, de dessiner la courbure d'un pont, un seul pont, très large et assez haut, qu'ils franchirent sans pouvoir rien distinguer sur les côtés. Les rambardes ne laissaient rien paraître, tandis qu'une brume légère s'élevait du fleuve afin de brouiller la vue. Ils se garèrent à l'entrée d'une petite place, sans l'avoir réalisé tout de suite, comme on ne réalise pas que notre train s'est arrêté et qu'il n'avance plus parce que celui qui se trouvait juste à côté vient de démarrer en même temps. L'homme et la femme ne parlaient toujours pas, sans doute pour inciter leurs passagères à se lever et à descendre, ce qu'elles firent avec presque autant de difficulté que si elles avaient été mortes. Sans doute était-on soulagé de les voir disparaître, ce qu'elles accomplirent également, mais sans aller très loin, en se cachant entre deux voitures, convaincues que l'aventure n'était pas tout à fait terminée, qu'il manquait quelque chose, la curiosité prenant le pas sur la peur cette fois. Seul un bar était encore éclairé à l'angle de la place. Elles pensèrent que l'homme et la femme allaient s'y rendre à présent, mais qu'ils n'avaient pas souhaité qu'elles les accompagnent. Le mort ne risquait pas de se défilier, elles étaient complètement folles d'avoir pu songer cela.

Quand elles virent le conducteur soulever le hayon livrant accès au coffre, où il fourragea un instant avant d'extraire un gros objet qui s'avéra être un siège pliant, elles ne s'étonnèrent donc pas. L'ayant rapidement déplié, l'homme le cala contre l'aile arrière du véhicule, tandis que la femme ouvrait en grand la portière, l'invitant à s'engager dans l'habitacle et à ramener à lui le corps de leur compagnon de voyage. Qui ne devait pas être si lourd pour se laisser manipuler sans que la femme éprouve le besoin d'intervenir. Mais ce serait quand même elle qui disposerait les deux gros coussins et se chargerait de pousser le fauteuil, refusant de se faire aider.

La tête du mort dépassait du dossier, ainsi que sa nuque et ses épaules. Il devait donc être assez grand. Grand mais pas si lourd. Et tellement accommodant. Ils traversèrent ainsi la place, la femme poussant toujours, l'homme derrière elle. Franchissant la rue, ils laissèrent le bar sur leur droite, continuèrent encore sur quelques mètres avant de s'arrêter devant l'entrée d'un immeuble qui, extérieurement du moins, n'offrait rien de particulier, à ceci près qu'il était dépourvu de fenêtres. Sans hésitation, l'homme actionna le bouton d'une sonnette. Quelques secondes plus tard la porte s'entrouvrit, et ils pénétrèrent à l'intérieur, poussant toujours le fauteuil devant eux. Les filles attendirent encore un certain temps, puis, comme personne ne sortait, elles franchirent à leur tour la petite place, slalomant entre les voitures pour éviter d'être repérées. Ayant atteint la porte par où le trio s'était engouffré quelques minutes auparavant, elles ne découvrirent rien d'autre qu'une petite plaque de cuivre fixée dans le renforcement du mur, à droite de la porte, sur laquelle il était gravé, en lettres capitales : **MUSÉE**, puis, juste en dessous, en plus petit et plus serré : **Entrée des fournisseurs**. La porte n'ayant pas été fermée à clé, elles actionnèrent la poignée et pénétrèrent dans un couloir étroit qu'elles suivirent jusqu'à une petite pièce, genre débarras, qu'éclairait une double rampe de néons. Il n'y avait personne, l'homme et la femme avaient disparu. Cependant elles reconnurent leur mort dans son vieux costume bleu enfilé à la diable sur une chemise ouverte, de laquelle émergeait cette cicatrice qu'elles n'avaient pas pu voir, large et boursouflée, remontant le long de la gorge pour s'arrêter à la pointe du menton. À ses côtés se tenaient d'autres énergumènes à peu près identiques. Les uns étaient nus, avec des crânes fendus et des visages défoncés, de longues balafres rouges sur la poitrine et sur le ventre, les autres étaient vêtus de costumes comme le sien, parfois froissés ou

déchirés. Tous étaient des hommes. Et tous avaient été installés, les uns très droits ou de travers, les autres penchés en avant et tombant presque, sur des fauteuils roulants.